

Jeffrey, Christopher Ashley, É.-U., 1995, 92 min.

Élie Castiel

Numéro 182, janvier–février 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/49562ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Castiel, É. (1996). Compte rendu de [*Jeffrey*, Christopher Ashley, É.-U., 1995, 92 min.] *Séquences*, (182), 19–19.



Bloodsisters

tulée «M'aimes-tu?» Deux reportages de la série, consacrés à l'homosexualité, ont été présentés dans le cadre du festival: J'ai un parent homosexuel... et je l'aime et J'ai quelque chose à vous

dire, tous deux réalisés par Lynn Phaneuf. Il est vrai que présentés dans le cadre d'Image & Nation Gaie et Lesbienne, des reportages aussi «gentils et propres» que ceux-ci détonnent quel-

que peu par rapport à l'ensemble. Mais si l'on considère que ces œuvres sont destinées à un très large public (de tous âges) et qu'elles favorisent une meilleure compréhension du fait homosexuel, leur raison d'être est absolument essentielle.

En guise de conclusion, quelques mots sur le très attendu film de clôture *Fiction and Other Truths: A Film About Jane Rule* des réalisatrices Lynne Fernie et Aerlyn Weissman. Celles qui nous avaient donné l'admirable *Forbidden Love* ne semblent pas avoir eu la main aussi heureuse cette fois-ci. Alors que *Forbidden Love* respirait la fraîcheur, l'humour et l'invention, *Fiction and Other Truths* laisse un peu froid de par son enchaînement d'entrevues et d'images d'archives résolument plus classique. Jane Rule (auteure du roman *Desert of the Heart*) est certes une femme remarquable mais on sort tout de même avec l'étrange impression que le film n'a que timidement abordé son œuvre romanesque et son engagement social. Intéressant quand même à défaut d'être parfaitement captivant.

Louis Goyette

J E F F R E Y

On peut se réjouir de constater que depuis quelque temps, les films abordant le thème de l'homosexualité profitent de plus en plus d'une sortie dans les salles commerciales de grand circuit. On n'a qu'à penser à *Philadelphia*, *Bar Girls*, *Lie Down With Dogs*, *The Incredibly True Adventure of Two Girls in Love*, *Gazon maudit*, *Priest...*

Des vedettes populaires se sont associées à *Jeffrey*, production écrite et réalisée par des auteurs homosexuels. Cette particularité est d'autant plus significative qu'elle place le cinéma gai sur le même pied que l'hétéro, en l'officialisant pour ainsi dire. Mais est-ce là une raison suffisante pour encenser le film?

Le scénario est bien simple et se limite à décrire les déboires d'un jeune homosexuel qui, las de composer avec la prévention contre le sida, décide de ne plus avoir de relations sexuelles, à moins de trouver l'âme-sœur.

À défaut d'originalité, la mise en scène se rabat sur des effets accrocheurs. Soulignons, par exemple, l'inutilité du personnage incarné artificiellement par Olympia Dukakis, dans le rôle de la mère d'un transsexuel devenu lesbienne, ou celui de cette «prêtresse de l'amour libre» que défend Sigourney Weaver avec, cependant, un peu plus de retenue.

D'autres comédiens de talent jouent des personnages de second plan. Par leurs gesticulations, ils reflètent les clichés les plus éculés sur les homosexuels. Patrick Stewart (*Star Trek: Generation*) dans le rôle de Sterling, et Bryan Batt (venu du théâtre) dans celui de Darius sont, tout au plus, amusants en amants maniérés.

On évitera d'aborder *Jeffrey* sur le plan formel. La raison est bien simple: en adaptant la pièce à succès de Paul Rudnick, également scénariste du film, Christopher Ashley ne s'est guère soucié de cet élément filmique, préférant concentrer son attention sur le personnage principal pour qui la caméra semble avoir une fixation.

Si par hasard, quelques scènes originales se dégagent par-ci par-là (je pense particulièrement à deux séquences: celle où Jeffrey et Steve se donnent rendez-vous dans une immense salle de réception leur servant de restaurant «privé» pour un tête-à-tête romantique, et lorsque Steve déclare son amour à Jeffrey, en pleine rue, devant des passants curieux), le reste du film n'étonne guère, se perdant dans des facilités.

Il est également question du sida, thème malheureusement abordé d'une façon superficielle, qui dédramatise le phénomène, l'amputant de tout élément émotif et de réflexion.

Mais ne gâchons pas notre plaisir, car si on ne cherche que la pure et simple évasion, *Jeffrey* est une comédie de situations agréable à voir, grâce essentiellement à l'interprétation enjouée de Steven Weber (de la télésérie «Wings»), aux dialogues savoureux, et aux réparties cinglantes qui ne cachent pourtant pas leur origine théâtrale.

Élie Castiel

JEFFREY

É.-U. 1995, 92 min. — Réal.: Christopher Ashley. — Int.: Steven Weber, Patrick Stewart, Michael T. Weiss, Bryan Batt, Sigourney Weaver, Olympia Dukakis — Dist.: CFP.